

+
BÛCHERONNER
EN MIXITÉ CHOISIE



REVUE

ITINÉRANTE

D'ENQUÊTE

ET DE CRITIQUE

SOCIALE

Rencontre avec
le Bord'elles,
équipage
non mixte



**PRENDRE
LE LARGE**



LA REVUE Z fait une large place à l'iconographie avec de nombreux dessins, photos et gravures. Elle applique depuis 2008 un principe original basé sur l'itinérance : pour chaque numéro, la rédaction s'installe pour plusieurs semaines, le temps d'une enquête collective, autour d'un thème et d'un lieu, comme sur le capitalisme vert à Nantes (n°4) ou sur les luttes de l'immigration à Vénissieux, en banlieue lyonnaise (n°8). Une cinquantaine de pages hors-dossier sont consacrées à des reportages.

La non-mixité et la mixité choisie sont des pratiques qui consistent à organiser des événements (réunions, chantiers, activités sportives, etc.) entre et pour des personnes appartenant à un ou plusieurs groupe sociaux opprimés ou discriminés, sans la participation de personnes appartenant à d'autres groupes considérés comme discriminants ou oppressifs.

Le premier entretien de cette brochure date de 2016 et raconte l'aventure du Bord'elles, un équipage de voile entre personnes ayant un vécu de meuf. Le terme "non-mixte", majoritaire depuis les années 1970, y est utilisé.

Le deuxième entretien date de 2022 et raconte des ateliers de bûcheronnage en mixité choisie sans mec cisgenre. Il témoigne de l'évolution des mots employés dans les espaces militants : le terme "mixité choisie" est en effet de plus en plus courant car il visibilise la multiplicité des oppressions et discriminations qu'il s'agit de combattre.

Bonne lecture !

L'ouvroir de navigation potentielle (Lounapo), jeune association marseillaise alliant réflexions politiques et pratique de la voile, abrite un équipage non mixte formé par des femmes (et toutes celles qui se sentent telles), le Bord'elles. Discussion autour de la division genrée des tâches techniques.

Les gars te disent depuis le ponton : « Non mais c'est la journée de la femme ou quoi ?! »

LOUNAPO : OHÉ MATELOT.ES!

ISA L'association Lounapo a été créée à l'automne 2014 suite à l'achat de l'Albatros II, un voilier, par dix personnes, hommes et femmes, ayant ou non une expérience de la mer. L'idée était alors de s'aventurer dans un projet collectif qui allait largement dépasser les dix propriétaires du bateau : Lounapo, c'est un outil pour que le plus grand nombre puisse naviguer.

CHRISTINE L'association est animée par un collège solidaire plutôt que par un bureau classique, afin que le maximum d'adhérent.es puissent participer à la gestion du bateau. Aujourd'hui, Lounapo, c'est environ 150 adhérent.es, et 40 personnes au sein d'un collège solidaire qui se réunit une fois par mois. On refuse les subventions pour le moment, et tout est à prix libre – les adhésions comme les formations.

SYBILLE On essaie de faire des sorties en mer assez régulièrement. Grâce à une liste de mails, celles et ceux qui savent naviguer – les skippers¹ – proposent des dates de balade, par exemple pour pêcher ou faire une sortie en non-mixité avec le Bord'elles. Puis les gens s'inscrivent pour former l'équipage (six à huit personnes).

AUDREY On propose aussi aux compagnons d'Emmaüs, où je travaille, et à de jeunes mineurs isolés étrangers d'un foyer.

CHRISTINE Le seul truc, c'est que l'association ne compte que six skippers, dont Isa et moi, ce qui ne fait pas beaucoup. Or un bateau ne peut sortir que s'il y a un.e skipper à bord. C'est donc à nous de nous bouger pour proposer des sorties ! Suite à des

¹. Le skipper est le ou la capitaine d'un bateau de plaisance à voile.

demandes des adhérent.es, on organise depuis l'automne 2015 des petites formations en interne. On ne veut pas être une école de voile, mais il est important que les gens qui le souhaitent puissent seconder les skippers de Lounapo.

TIRER DES BORDS

ISA Lounapo, c'est aussi des actions. Les adhérent.es proposent des idées, adoptées au consensus par le collège de l'association. On a par exemple manifesté contre la pénalisation des usagers et usagères de drogue en se postant dans le Vieux-Port avec une voile-banderole, et réalisé une action d'information avec le collectif Marseille-Ayotzinapa pour accompagner une délégation mexicaine venue témoigner de la disparition des 43 étudiants². Et tous les mois, nous organisons une bouffe de quai. On prend un quai, public de préférence, sans demander d'autorisation, dans l'idée de se réapproprier l'espace public, d'être visibles, et de rencontrer les gens à terre pour échanger sur ce qu'on fabrique.

CHRISTINE En septembre 2015, on a proposé l'idée de former, au sein de Lounapo, un groupe non mixte pour se former à la navigation et pour échanger, lors de moments plus théoriques, sur le féminisme.

SYBILLE Au début, certaines initiatrices du Bord'elles exprimaient aussi l'idée de tenir une librairie itinérante et féministe dans les ports.

Or finalement les énergies et envies

d'engagement des membres potentielles n'ont convergé, jusqu'à aujourd'hui, que sur l'idée de la pratique de la navigation. Il est très probable que les manières de se penser « féministes » diffèrent entre participantes. Ce qui nous relie concrètement, en fait, c'est la pratique de la voile entre femmes.

ISA Le Bord'elles a été créé pour vivre l'expérience de la navigation sans hommes. On s'est dit qu'il y avait quelque chose à investiguer dans cet endroit-ci, afin d'apprendre à se transmettre des compétences sans être dans des positions de pouvoir. J'ai beaucoup navigué avec des hommes, ça s'est souvent bien passé, mais bon, en tant que nana, il faut envoyer, montrer que tu es capable!

On prend un quai, public de préférence, sans demander d'autorisation, dans l'idée de se réapproprier l'espace public.

MANQUER CHAVIRER

SYBILLE J'ai commencé à naviguer avec Christine, avant la création de Lounapo, et je n'ai finalement fait de la voile qu'entre femmes. Or quand tu arrives dans un port sur un bateau entièrement piloté par des femmes, les hommes manquent de tomber dans l'eau tellement ils hallucinent. J'ai des souvenirs de Sardaigne, de Corse, où les gars te disent depuis le ponton : « *Non mais c'est la journée de la femme ou quoi ?!* »

SONIA Oui, ça nous est aussi arrivé à l'île du Frioul, où est garé l'Albatros II. Tous les gars du coin venaient regarder si on allait toucher et abîmer leur bateau lors de l'amarrage.

CHRISTINE De manière générale, que ce soit au port ou au mouillage, les gens s'observent. Et quand il n'y a pas de mec à bord, c'est effectivement suspect. J'ai acheté un bateau il y a quelques années, sur lequel j'ai ensuite habité. Ce sont des copains qui m'ont appris à naviguer et dès que je me suis sentie autonome, je suis très souvent sortie en mer – bien plus fréquemment que mes voisins en fait, qui passaient plus de temps à briquer leur bateau qu'à naviguer. Quand on rentrait au port, avec les copines, tout le monde se mettait à hurler sur le ponton : « *Attention, elles arrivent, elles vont tout casser, elles vont tout défoncer!* » C'était en Polynésie française, dans un contexte colonial, et mes voisins étaient souvent d'anciens militaires à la retraite, ce qui joue peut-être sur le degré de sexisme. Enfin, je sais pas trop. Mais, bref, ils se mettaient tous à hurler. Or garer un bateau peut être stressant, d'autant plus s'il y a du vent. Donc nous, on s'est dit : « *Puisque tout le monde gueule, on va pas en rajouter, on amarre en silence, on ne crie pas.* » On s'est donc mises d'accord sur quelques signes pour se comprendre. On n'a jamais touché le moindre bout de bateau voisin. Et les gars sont toujours rentrés penauds chez eux.

ISA Quand j'ai fait ma formation de skipper, il y a une dizaine d'années, j'étais la seule nana du groupe. Concrètement, les trucs techniques, c'est pas un truc de femmes dans les représentations collectives. J'ai déjà skipper sur un équipage mixte comprenant un seul homme. Et quand on arrivait dans les ports, à qui s'adressait-on à votre avis ? Il était impossible que la capitaine du bateau ce soit moi.

SONIA Ce n'est pas propre au monde du bateau. J'ai une formation de conductrice

2. Le 26 septembre 2014, six personnes sont tuées par la police à Iquala, au Mexique, alors qu'elles sont en route pour la commémoration d'un massacre perpétrés le 2 octobre 1968 par l'armée, à Tlatelolco. Quarante-trois étudiants disparaissent le jour même, probablement assassinés dans le cadre d'une répression opaque sur fond de complicité entre narcotrafiquants et autorités locales. La lutte pour la justice, suite à cette affaire, est toujours en cours. Lire John Gibler, « Gouverner par la mort », *Jef Klak*, décembre 2014, disponible sur jefklak.org.

**Il se disait autrefois
que les femmes
portaient malheur
sur les bateaux.**

de machine offset dans l'imprimerie. Quand j'ai cherché du travail à Marseille, j'arrivais à l'entretien et le patron me regardait avec des yeux ronds en me disant : « *Mais vous êtes une femme!?* » Je répondais : « *Sans blague! Je m'appelle Sonia, ça ne vous avait pas mis la puce à l'oreille?* » Bref, je n'avais jamais le poste. On me disait aussi que l'on ne pouvait pas m'embaucher car me voir conduire une machine allait susciter la pitié des membres masculins de l'équipe.

SYBILLE Je crois aussi qu'il y a peu de femmes dans le monde de la navigation car c'est un milieu où il faut du temps libre et des moyens financiers. Or les divorces entraînent généralement une baisse importante du niveau de vie des femmes, et non de celui des hommes – sans compter que ces derniers récupèrent plus rarement qu'elles leurs enfants pendant les vacances.

ISA Enfin, c'est surtout qu'on est assigné.e à une place par son sexe. Et la navigation, tout comme conduire une moto, un camion, un gros engin, c'est pas du ressort des femmes.

CHRISTINE Après, il se disait autrefois que les femmes portaient malheur sur les bateaux. Les rares femmes qui naviguaient se faisaient passer pour des hommes. Ou alors, si c'était la fille ou la femme du capitaine, elle ne sortait pas de sa cabine.

PARÉES À VIRER ?

SYBILLE Jusqu'à présent, on a fait une dizaine de sorties avec le Bord'elles. On diffuse l'information aux copines. Les nanas qui viennent ne sont pas toujours les mêmes et ne se connaissent souvent pas. La dernière fois, il y avait une copine paysanne, deux autres nanas du milieu militant, et une fille qu'on avait rencontrée à la soirée d'anniversaire de l'association. Il y a aussi

des femmes qui viennent sur le Bord'elles tout en faisant partie d'équipages mixtes par ailleurs.

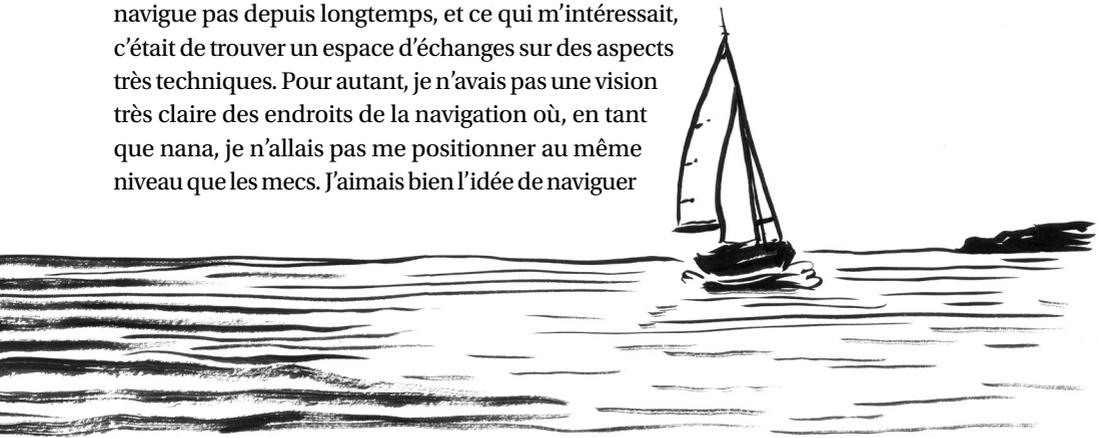
CHRISTINE Quand on a proposé la création du Bord'elles au collège de l'association, c'est passé. Puis, quand on a émis l'idée d'organiser des formations à la navigation non mixtes, là, ça a heurté davantage de monde. Naviguer entre femmes, ok, à la limite, mais se former entre femmes, c'était plus difficile à concevoir pour certains membres du groupe. La non-mixité ne fait pas consensus. On a plusieurs fois entendu des remarques du type : *« Est-ce vraiment nécessaire dans cet espace-ci ? Nos mecs, ceux qui sont dans Lounapo, ne sont pourtant pas sexistes. »*

SYBILLE Je crois qu'on n'a pas toutes et tous la même définition du terme « sexisme ». Comme s'il suffisait qu'un mec fasse la vaisselle pour que le sexisme disparaisse...

ABATTRE (S'ÉLOIGNER DU VENT)

SONIA J'ai l'impression que, dans un groupe mixte, je dois en faire plus, je dois « tenir bon », dans une sorte de compétition, je ne me sens pas rassurée. La mer, moi, ça me nettoie. Ça me fait pleurer, ça me fait vomir (je suis malade une fois sur deux), ça me fait du bien. Je ne sais pas si ça sortirait dans une équipe mixte, parce que je serais à nouveau dans la tenue, dans le contrôle.

JAVOTTE Je participe au Bord'elles depuis le début. Je ne navigue pas depuis longtemps, et ce qui m'intéressait, c'était de trouver un espace d'échanges sur des aspects très techniques. Pour autant, je n'avais pas une vision très claire des endroits de la navigation où, en tant que nana, je n'allais pas me positionner au même niveau que les mecs. J'aimais bien l'idée de naviguer



entre femmes, mais je ne savais pas exactement ce que je cherchais à acquérir avec cet espace de non-mixité. Puis je suis partie faire une semaine de bateau avec des hommes. Pendant ce séjour, je me suis retrouvée dans des situations auxquelles j'échappais depuis longtemps dans ma vie quotidienne ! Nous étions neuf personnes – trois hommes dont le skipper et six femmes – et, de fait, les deux hommes ont tout de suite été investis par le skipper d'une confiance à pouvoir tenir les quarts³, et notamment les quarts de nuit. Ces deux hommes étaient les personnes sur lesquelles il allait pouvoir s'appuyer. Les filles étaient des « plus », qui étaient

En mixité, on se retire très facilement devant les mecs face aux tâches techniques.

là pour apprendre et seconder, mais sur lesquelles le skipper ne comptait pas. Cela m'a d'autant plus frappée que les hommes en question n'avaient pas une expérience beaucoup plus importante que les femmes à bord. Pendant ce voyage, je me suis aussi rendu compte que je ne connaissais pas suffisamment les gestes et

les positions du corps qui allaient me permettre d'exécuter des manœuvres techniques avec confiance, en utilisant judicieusement mon poids par exemple, là où des mecs jouent de leur force. Sur les manip' de cordes par exemple, les gars venaient systématiquement aider avec une telle confiance qu'ils faisaient finalement les choses à ma place, place que je leur laissais systématiquement. C'était la même chose sur les questions d'orientation. Je ne me faisais pas confiance, alors que les mecs, qui n'en savaient peut-être pas beaucoup plus, se sentaient légitimes pour émettre des hypothèses et les mettre en pratique. J'ai fini par en parler à deux des nanas du bord. On se rendait bien compte du dilemme : en mixité, on se retire très facilement devant les mecs face aux tâches techniques ; eux prennent la place tout aussi facilement. On a décidé de s'accompagner à chaque fois pour faire les tâches que l'on trouvait difficiles – poser l'ancre, lever l'ancre, hisser une voile... Et, clairement, ça m'a fait comprendre de manière très concrète l'intérêt du Bord'elles.

CHRISTINE Il me semble trouver, avec la navigation en groupe non mixte, davantage de respect du temps qu'il me faut pour intégrer les choses. Il y a moins besoin de se dépêcher qu'en mixité. Je suis assez lente, et il y a des automatismes que je n'ai pas encore

3. Un quart désigne une portion de temps pendant laquelle une équipe est en action. Une journée est souvent divisée en six quarts de quatre heures.

acquis. Certes, il y a des moments où il faut agir très vite, mais il y a aussi des moments où l'on n'est pas à la minute près – un changement de voile par exemple – et où il m'est arrivé que des gars se précipitent et fassent le truc à ma place. C'est un peu frustrant, car j'apprends mieux par moi-même, en expérimentant, en me trompant..

ISA Ce qui me vient, quand je réfléchis à ça, c'est qu'il y a moins d'enjeux dans un groupe non mixte que dans un groupe mixte... Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'enjeux entre femmes, mais les choses se situent peut-être moins dans la performance. Sans vouloir coller à l'image, construite, des femmes comme des êtres soignants et forcément solidaires, je trouve tout de même que, structurellement, il y a plus de douceur et de tranquillité dans un groupe de femmes.

JAVOTTE Après mon séjour en mer d'une semaine, ce que j'ai trouvé intéressant, c'est que sur le bateau les sujets « classiques » révélateurs des inégalités de genre dans la vie quotidienne (le rangement, le ménage, la cuisine...) ne posaient aucun problème. Non, là, le problème était technique. On a beaucoup moins l'habitude de déconstruire les choses à cet endroit-là – hommes comme femmes. Je suis retombée dans le piège pendant le séjour. Et j'ai bien senti que si j'en parlais à l'équipage à ce moment-là, j'allais le faire de manière agressive et un peu victimaire. D'où l'intérêt de l'espace non mixte. Je suis convaincue par le fait que les choses bougeront avant tout quand les femmes bougeront. À partir du moment où tu te repositionnes dans tous les domaines, tu ne laisses plus place à ces rapports-ci. Je ne souhaite pas reprocher aux mecs, de manière unilatérale, de ne pas faire ci ou ça. Je préfère profiter du Bord'elles pour prendre confiance en moi sur telle ou telle tâche, et ensuite ne plus lâcher les espaces, mais les occuper simplement, et indépendamment de mon genre. 

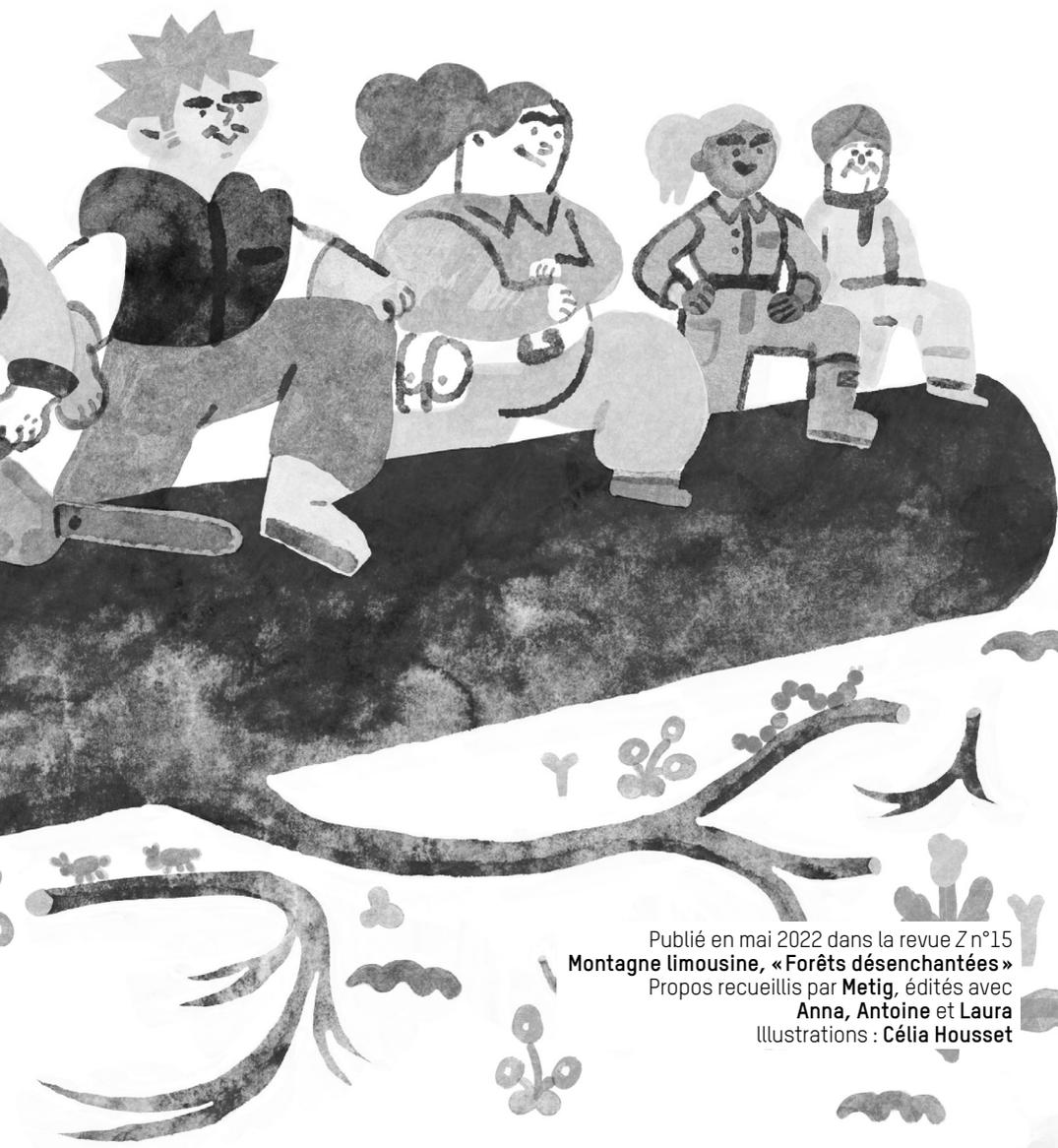
« POUR TRONÇONNER ENSEMBLE,

La mixité choisie appliquée
au bûcheronnage

Dans la Creuse, Anne-Gaëlle et Mara proposent depuis six ans des ateliers de bûcheronnage en mixité choisie, sans mecs cisgenres, via l'association Pivoine. Les expériences de bûcheronnage et d'abattage de Violaine, près de Tulle, l'ont elle aussi conduite à proposer ce genre d'ateliers l'an dernier. Entretien croisé.



PAS BESOIN D'ÊTRE DES PROFESSIONNELLES»



Publié en mai 2022 dans la revue Z n°15
Montagne limousine, «Forêts désenchantées»
Propos recueillis par **Metig**, édités avec
Anna, Antoine et Laura
Illustrations : **Célia Housset**

Z Comment vous êtes-vous retrouvées avec une tronçonneuse dans les mains?

VIOLAINE Je viens des Cévennes. J'ai débarqué en 2010 au Battement d'ailes¹, près de Tulle, sur un coup de tête, et j'ai demandé s'il y avait une place pour mon cheval. Il s'est trouvé qu'il y avait du débardage à faire² sur une dizaine d'hectares de douglas³. Pendant que les gars tombaient les arbres, je sortais le bois. J'ai appris le débardage à cheval toute seule, et petit à petit je me suis perfectionnée. Pendant les temps morts, je débitais⁴, j'ébranchais⁵. C'est comme ça que je me suis mise au bûcheronnage, même si mon père m'avait déjà appris à utiliser une tronçonneuse quand j'étais petite. Comme dans l'asso on n'y connaissait rien à la forêt, on a décidé d'accueillir une formation sur la gestion forestière puis sur l'abattage. J'ai trouvé ça trop kiffant.

ANNE-GAËLLE & MARA On est arrivées dans le coin, entre 2005 et 2008, l'une après l'autre. On vient toutes les deux de la ville et on avait la même envie : rejoindre un collectif d'habitation et d'activité autour de l'autonomie matérielle. Un de nos collec-

tifs a remis en état un four à pain, et monté autour de ce projet l'association Le Pain Levé à Faux-la-Montagne. Faire du pain, ça nous a liées. Au début on coupait à la main le bois nécessaire à la chauffe du four, puis on s'est rendu compte que c'était plus rapide d'utiliser

**On m'a jamais dit :
"Vas-y, coupe un arbre,
c'est très facile."**

la tronçonneuse ! On se chauffe aussi au bois chez nous, donc de fil en aiguille on s'y est mises. Mais on était tous-tes un peu novices. En arrivant ici, c'était un enjeu pour nous de savoir se servir de ces machines qui sont traditionnellement utilisées par des gars. En termes d'autonomie féministe, il y avait cette envie de s'y coller.

À quel moment avez-vous réalisé que c'était une activité risquée ?

VIOLAINE Une fois, j'étais dans la forêt avec ma tronçonneuse, sans pantalon de sécurité. Un fil de fer s'est bloqué dans la chaîne, ce qui voulait dire remonter à l'atelier, trouver les outils, tout démonter, réaffûter... La flemme ! À la place, j'ai décidé de prendre une autre tronçonneuse, qui n'était pas à moi et que je ne connaissais pas. Avec la mienne, si j'arrête d'accélérer, la chaîne s'arrête quasi

immédiatement. Mais celle-là était mal réglée, et à cause d'un mauvais geste, la chaîne s'est arrêtée dans ma cuisse. Ce n'était vraiment pas grave, mais c'était quand même un petit rappel. Du coup, j'ai été m'acheter un pantalon de sécurité. C'est pas hyper confort, c'est très lourd, et ça coûte 80 balles. Mais mes jambes valent plus que 80 balles, c'est clair! Même aujourd'hui, j'ai toujours un peu d'appréhension quand je bûcheronne, mais ça ne m'empêche pas de continuer.

ANNE-GAËLLE & MARA Un jour, un copain a pris une souche sur le dos, il n'a pas pu marcher pendant plusieurs mois et n'a retrouvé que partiellement l'usage de ses jambes aujourd'hui. C'était pas un accident de tronçonneuse mais c'était lié au bûcheronnage. Ça a foutu un gros coup à tout le monde. On s'est dit qu'il faudrait peut-être s'intéresser sérieusement aux histoires de sécurité. On a sollicité des amis qui travaillent en forêt pour qu'ils nous donnent les bases du travail à la tronçonneuse : son fonctionnement, les équipements mais aussi les postures à adopter pour être en sécurité. Un exemple typique, c'est la position pour démarrer une tronço. En gros, soit tu la poses à terre, tu la fixes avec ton genou ou ton pied et tu tires sur le lanceur ; soit tu la coinces entre tes cuisses ; soit, et effectivement c'est pratique, tu la démarres en la lançant en l'air pour faire un contrepoids. Mais la tronço se balade et c'est dangereux, donc on ne le recommande pas. Il y a des potes qui continuent à faire comme ça. On le répète une fois, deux fois... Mais une fois en chantier, tu as des casques anti bruit sur les oreilles, des visières, c'est plus trop le moment de discuter.

Qu'est-ce qui, dans votre pratique du bûcheronnage, vous a poussées à organiser des ateliers en mixité choisie?

VIOLAINE Au Battement d'ailes, je ne bûcheronnais qu'avec des gars. Mais ça me foutait une pression énorme. Parce que j'avais l'impression que si je me foirais, c'est comme si toutes les meufs de la Terre avaient foiré. Et puis il y a une question de force physique. Eux, il y a plein de moments où ils tombent l'arbre n'importe comment, et il se retrouve encroué⁶. Ce n'est pas forcément dangereux mais c'est chiant. Dans ces cas-là, ils prennent les tourne-billes, des espèces de crochets, ils secouent le tronc à quatre dans tous les sens, et ça finit par marcher. Moi, je n'ai vraiment ni la force ni l'envie de faire ça, ni de devoir appeler : « Les

1. Association créée en 2005, qui s'occupe, entre autres, de manière autogérée, d'un centre de transmission agroécologique et culturel (lebattementdailes.org).

2. C'est-à-dire, une fois que les arbres sont abattus, extraire les troncs de la forêt et les ramener sur le chemin.

3. Essence de résineux.

4. Débiter un tronc à terre en morceaux manipulables et fendables. Synonyme de « billonner ».

5. Couper les branches d'un arbre.

6. Arbre encroué : « Se dit d'un arbre qui, en tombant, s'enchevêtre dans les branches d'un autre » [Le Petit Larousse illustré, 2020].

gaaaaars, s'il vous plaiîît!» Alors je passe beaucoup de temps à calculer mon coup pour que l'arbre tombe pile-poil où je veux.

Un jour, j'étais avec un pote pour abattre un arbre. J'ai ma façon de regarder les arbres et la forêt et je me dis : « *Je vais le faire tomber à tel endroit.* » C'était vraiment technique. Et là, typique, le pote me dit : « *Non non, c'est mieux ici.* » Évidemment, je me laisse influencer. Et évidemment l'arbre n'est pas tombé. Il est resté en équilibre sur lui-même, et la tronçonneuse est restée coincée dessous ! Tous les gars ont déboulé pour m'aider. Bilan : on a fini par faire tomber l'arbre du côté que je voulais et ensuite on a pu récupérer la tronçonneuse.

Un soir, on a eu une super discussion avec un autre copain. Il m'a dit : « *Quand on va couper les arbres, tu me fous la pression ! T'es là avec ta technique : "Le plancher c'est comme ci, l'entaille c'est comme ça, l'arbre doit tomber là." Moi j'y vais, je coupe, je vois, l'arbre tombe là ou là, on verra !* » Mais mec, pourquoi,



toi, tu tombes les arbres n'importe où ? Parce que tu es socialisé avec des « *Vas-y, fais ce que tu veux, tout ira bien* ». Alors que moi c'est l'inverse : « *Les arbres, c'est très dangereux, c'est très technique, c'est pas pour les filles* », on m'a jamais dit : « *Vas-y, coupe un arbre, c'est très facile. Tu verras bien, tu vas le sentir.* » Donc je calcule mon coup, je ne peux pas me permettre de faire tomber un arbre n'importe où.

Puis j'ai eu l'opportunité d'acheter une vieille ferme corrézienne avec des ami-es, où il y avait 14 hectares de forêt et un banc de sciage. Pendant l'hiver, le hasard a fait que c'est les meufs qui ont bûcheronné. À la fin de la saison, des copines nous ont demandé si on pouvait leur apprendre et on a fait un premier atelier d'initiation au bûcheronnage entre meufs.

ANNE-GAËLLE & MARA On a participé, il y a huit ou neuf ans, à des rencontres non mixtes de meufs – à l'époque on ne parlait pas encore de mixité choisie. On s'est demandé ce qu'on pouvait amener dans des endroits comme ça. C'était sans rapport avec la forêt. On s'est dit : « *Nous, on sait faire de la tronçonneuse, alors on peut apprendre à d'autres meufs à en faire!* » C'est comme ça que ça a commencé. On s'est aperçues que c'était kiffant pour nous de transmettre, et kiffant pour les personnes à qui on transmettait. Puis l'association Pivoine⁷ nous a proposé de mettre en place une formation plus pérenne. Ce n'est pas notre activité principale. On fait ça une ou deux fois par an. C'est chouette parce que ça élargit le public, et on a des personnes vraiment différentes en âge, en classe sociale... Il y a des meufs cis dans les ateliers, mais aussi des personnes non binaires, des personnes trans. Et tous les métiers ! Aussi bien des nanas boulangères qui ont besoin de savoir utiliser une tronço pour chauffer leur four à pain que des femmes qui rachètent un bout de terrain qu'elles doivent défricher. Des femmes d'agriculteurs ou des agricultrices qui ont envie de mieux maîtriser la partie bûcheronnage du travail. Ou encore des femmes un peu plus âgées, qui se retrouvent seules après une séparation.

7. Créée en 2005 et issue de l'éducation populaire, Pivoine est une association et un organisme de formation agréé basé à Faux-la-Montagne. Elle agit sur le plateau de Millevaches et au-delà (associationpivoine.wordpress.com).

Pouvez-vous décrire comment se déroulent les ateliers ?

VIOLAINE On en a seulement organisé deux, avec Hélène, ma binôme de tronço. Elle est plus à l'aise que moi pour transmettre ce qu'on appelle l'ébranchage et le billonnage⁸, une tâche vachement technique, moins impressionnante que l'abattage mais assez dangereuse. Il y a eu cinq ou six personnes chaque fois, sur une journée. Pour le moment, c'étaient des meufs cis, mais j'espère que ça changera. Le matin on est à l'atelier, et l'après-midi en forêt. Comme je ne connais pas les meufs, je leur dis bien qu'on est toutes différentes, et je m'adapte à leurs besoins. Certaines veulent faire leur truc sans que personne n'intervienne. D'autres vont avoir envie d'être coachées. Chacune a son rythme. S'il faut une heure pour tomber un arbre, il faut une heure, c'est comme ça. Après faut pas déconner, bien sûr que le fait d'être entre meufs n'enlève pas la pression, la comparaison, ou l'envie de faire mieux et plus vite. Mais quand même, il y a un petit truc de tranquillité.

ANNE-GAËLLE & MARA Les ateliers sont pour dix ou douze personnes. Le premier jour, chacune partage ses expériences et ses attentes. Après, on regarde la machine, comment s'appellent les différentes parties et les équipements de sécurité. On entre dans les détails : l'importance d'avoir un pantalon à sa taille par exemple, que tu mets au réveil et pas au milieu de la forêt où on serait tentée de ne pas le mettre parce qu'il faut enlever ses chaussures, etc. Mais on n'a pas pensé cette formation uniquement en termes techniques : on discute aussi beaucoup de notre rapport au danger, à la sécurité. On parle des chantiers collectifs, de l'importance de se mettre d'accord en amont sur les éléments de sécurité communs que tout le monde accepte de respecter, de l'organisation des repas et de la garde des enfants : tous ces trucs qui permettent d'être plus tranquilles quand on va couper du bois dans la forêt.

Ensuite, tout le monde s'équipe, on sort et on s'échauffe. On parle de ça aussi, de nos corps, de la fatigue. Et puis on commence. Le grand moment. On démarre la tronço avant le repas de midi, parce qu'après on sent que le stress d'utiliser la machine redescend. Tout le monde y arrive toujours, sauf quand les tronços sont pourries évidemment !

L'après-midi, on prend le temps d'apprendre à faire le mélange [à base d'essence, ndlr] qui fait fonctionner le moteur. On regarde ce qu'il faut vérifier sur la machine avant de la

démarrer, comme la tension de la chaîne. Et puis on coupe du bois sur des tréteaux. Souvent, des personnes arrivent avec des tronçons que des gars leur ont confiés en leur disant : « *T'en prends soin parce que j'y tiens.* » Et puis, en fait, on en voit dans des états où on se dit : « *Mais ça va pas du tout!* » Avec des trucs cassés, des organes de sécurité manquants, pas affûtées, pas propres!

Le lendemain, on fait un petit tour pour s'assurer de « comment ça va », puis après toute la matinée on fait deux groupes, qui pratiquent l'affûtage et l'entretien à tour de rôle. L'affûtage, c'est vraiment la base. Sinon tu forces sur la machine, tu forces sur ton corps, tu travailles pas bien. Pour l'entretien, on remarque que plus on connaît la machine, mieux on s'en sert et plus elle dure longtemps.

La dernière après-midi, on va en forêt. On regarde les tensions et les compressions du bois, où est-ce que tu risques de coincer ta tronçonneuse, où est-ce que tu risques d'avoir du rebond⁹, etc. Et puis, par binômes, elles vont soit couper de petits arbres, comme des noisetiers, soit débiter un arbre abattu. L'une coupe pendant que l'autre l'observe. Les binômes encouragent aussi à se retrouver par la suite, entre copines, pour tronçonner ensemble, pas besoin d'être des professionnelles. C'est hyper important parce qu'après seulement deux jours de formation il faut absolument pratiquer rapidement, sinon la peur peut revenir.

En croisant nos expériences, on se rend compte que nous vivons tous-tes des situations où on ne se sent pas légitimes de faire, de donner notre avis. Avec ces formations, on arrive plus à s'affirmer, à dire : « *Non, ça, ça le fait pas.* » **Z**

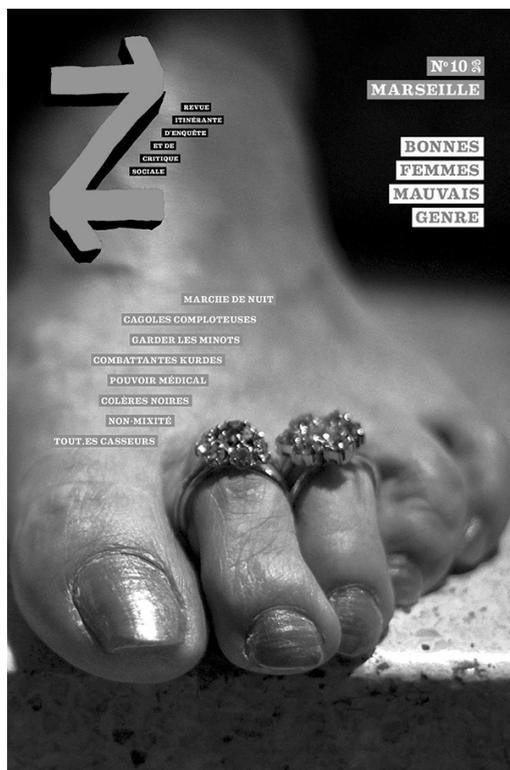
8. Billonnage : tronçonner des arbres abattus pour en faire des billons, soit des morceaux de tronc découpés dans la largeur.

9. Risque de rebond de la lame si on coupe le bois avec l'extrémité de la tronçonneuse.

PRENDRE LE LARGE

PARU DANS LA REVUE Z N°10

BONNES FEMMES, MAUVAIS GENRE – MARSEILLE – 2016



À Marseille, le Z10 « Bonnes femmes, mauvais genre » enquête sur la violence du sexisme qui fait tourner la société et l'économie, en particulier pour les femmes immigrées des milieux populaires, descendantes des cagoles – ouvrières italiennes trimant à l'usine et soupçonnées de « mauvaise vie ».

« POUR TRONCONNER ENSEMBLE, PAS BESOIN D'ÊTRE DES PROFESSIONNELLES »

PARU DANS LA REVUE Z N°15

FÔRETS DÉSENCHANTÉES – MONTAGNE LIMOUSINE – 2022



Depuis les plantations d'arbres qui quadrillent la Montagne limousine, la revue Z s'attaque à la sylviculture industrielle qui détruit les sols comme les corps des personnes qui y travaillent. Avec celles et ceux qui se battent pour des usages populaires et collectifs des forêts, on tente de faire entendre des voix trop souvent recouvertes par le vacarme des machines.

